

*LES AVENTURES
DE HUCKLEBERRY
FINN*
de MARK TWAIN

CARLA LAVASTE

Paru en 1884, *Les Aventures de Huckleberry Finn* est considéré comme le chef-d'œuvre de Mark Twain et l'un des livres fondateurs de la littérature américaine moderne. Bien qu'explicitement présenté comme une suite au roman jeunesse *Les Aventures de Tom Sawyer* (nous le verrons dans le premier extrait), ce roman picaresque initiatique s'en démarque cependant fortement tant du point de vue narratif et stylistique que du propos.

Du point de vue de la forme, Twain innove à deux niveaux. Pour commencer, plutôt que de recourir au procédé du narrateur omniscient, dès l'incipit il donne la parole à Huck, un garçon qui vit en marge de la société. Dans le même temps, il effectue un véritable travail sur la langue puisque, ainsi qu'il l'explique dans une note en avant-propos, le texte fait cohabiter plusieurs dialectes, tous introduits « de façon méticuleuse », dont celui des « nègres du Missouri » que l'on découvrira dans le deuxième extrait. Pour transcrire ces langues parlées à l'écrit, à commencer par celle de Huck, et donner à entendre ces différents sociolectes, Twain « tord » l'anglais conventionnel, ce qui, compte tenu de la rigidité relative du français par rapport à l'anglais, ne manque pas de représenter un défi de taille pour les traducteurs, tout en leur offrant une rare latitude pour transposer l'esprit du texte.

Du point de vue du propos, à travers le regard ingénu de Huck, Twain critique avec virulence la société raciste et hypocrite du Sud des États-Unis de son époque et plonge le lecteur au cœur de ce que la nature humaine a de plus sombre, très loin des canons de la littérature jeunesse. Pour autant, il ne se prive pas de recourir à l'hu-

mour et au comique, comme nous le verrons dans le troisième extrait sélectionné.

Depuis sa première parution française, ce ne sont pas moins de huit traductions de l'œuvre intégrale qui ont vu le jour. Dans ce Côte à Côte, nous en mettrons quatre en regard, toutes disponibles dans différentes éditions : la première, parue pour la première fois en 1948 sous la plume de Suzanne Nétillard, s'efforce de rendre compte des différents registres de langue qu'emploie Twain ; la deuxième, parue en 1960 sous la plume d'André Bay, donne une lecture du texte que l'on pourrait qualifier d'extrêmement policée, voire lissée ; dans les troisième et quatrième, parues respectivement en 2008 et 2009 sous les plumes de Bernard Hoepffner et de Freddy Michalski, on découvre des textes décoiffants, libérés de leur corset de bienséance stylistique et grammaticale, et qui font la part belle au génie de Twain, nous permettant de goûter pleinement à l'inventivité et à la fraîcheur de sa plume.

Extrait 1 – Où Huck Finn nous fait entrer de plain-pied dans l'histoire

You don't know about me, without you have read the book by the name of *The Adventures of Tom Sawyer*, but that ain't no matter. That book was made by Mr. Mark Twain, and he told the truth, mainly. There was things which he stretched, but mainly he told the truth. [...]

Now, the way that the book winds up, is this: Tom and me found the money that the robbers hid in the cave, and it made us rich. We got six thousand dollars apiece – all gold. It was an awful sight of money when it was piled up. Well, Judge Thatcher, he took it and put it out at interest, and it fetched us a dollar a day apiece, all the year round – more than a body could tell what to do with. The Widow Douglas, she took me for her son, and allowed she would sivilize me; but it was rough living in the house all the time, considering how dismal regular and decent the widow was in all her ways; and so, when I couldn't stand it no longer, I lit out.

Si vous n'avez pas lu *Les Aventures de Tom Sawyer*, vous ne savez pas qui je suis, mais ça n'a pas d'importance. C'est M. Mark Twain

qui a fait ce livre, et ce qu'il y raconte, c'est la vérité vraie, presque toujours. Il exagère quelquefois, mais il n'y dit guère de menteries. [...]

Eh bien ! voici comment finit le livre : l'argent que les voleurs avaient caché dans la caverne, Tom et moi, nous l'avons trouvé. Nous étions riches. Nous avons partagé : six mille dollars en pièces d'or ! Quel tas d'argent ça faisait quand on les mettait en pile ! Alors, le juge Thatcher les a emportés pour les mettre à la banque, et depuis nous touchons un dollar d'intérêt, Tom et moi, chaque jour que Dieu fait. Qui pourrait dépenser tout ça ! La veuve Douglas m'a adopté et juré de me transformer en civilisé ; mais la vie était dure chez elle, car toutes ses habitudes étaient terriblement régulières et convenables. Aussi, quand j'en ai eu assez, j'ai filé. (S. N.)

Vous ne me connaissez pas encore si vous n'avez pas lu un livre intitulé *Les Aventures de Tom Sawyer*, mais ça ne change rien. C'est un certain Mark Twain qui l'a écrit, ce livre ; et, en gros, il disait la vérité. En tirant un peu sur la ficelle bien sûr, mais c'était tout de même ça. [...]

Voilà comment le livre finissait : Tom et moi, on avait trouvé l'argent que les voleurs avaient caché dans la caverne, et on était devenus riches. On avait six mille dollars chacun – en pièces d'or ! Ça faisait plutôt une belle pile ! Le juge Thatcher s'est chargé de tout cet argent, et il l'a placé, en sorte que ça nous faisait un dollar d'intérêt par jour et ça, d'un bout à l'autre de l'année, – une fortune, quoi. La veuve Douglas, elle m'a adopté, et elle a déclaré qu'elle allait me « civiliser », comme elle disait ; mais c'était pas drôle de vivre tout le temps dans sa maison, car elle était très à cheval sur les principes et elle ne laissait rien passer ; alors à la fin, j'ai pas pu y tenir ; j'ai filé. (A. B.)

Vous savez rien de moi si vous avez pas lu un livre qui s'appelle *Les Aventures de Tom Sawyer*, mais ça mange pas de pain. Ce livre, c'est Mr Mark Twain qui l'a fait, et il a dit la vérité vraie, en grande partie. Certaines choses, il les a exagérées, mais en grande partie il a dit la vérité. [...]

Donc, voilà comment le livre finit : Tom et moi, on a trouvé l'argent que les voleurs avaient caché dans la grotte, et on est devenus riches. On avait six mille dollars chacun – en or. Ça faisait un sacré

tas d'argent quand on l'a empilé. Eh bien, le juge Thatcher, il l'a pris et l'a investi à intérêt, et ça nous rapportait un dollar par jour chacun, toute l'année – et personne il saurait quoi faire de tout ça. La veuve Douglas, elle m'a pris chez elle comme son fils et elle se disait qu'elle allait me siviliser ; mais c'était plutôt dur de vivre dans la maison tout le temps, vu que la veuve avait une manière de vivre horriblement régulière et convenable ; et donc, quand j'en ai eu pour mon compte, je me suis tiré. (B. H.)

Si vous avez pas encore lu un livre intitulé *Les Aventures de Tom Sawyer*, vous savez pas qui je suis mais c'est pas un souci. C'est un dénommé Mark Twain qui l'a écrit et en gros, il a dit la vérité. Y a bien sûr des petites choses qu'il a exagérées, mais pour l'essentiel, il a pas raconté de craques. [...]

Si vous voulez savoir, le livre, y se termine comme ça : Tom et moi, on a trouvé l'argent que les voleurs avaient caché dans la cave et on est devenu riches. On s'est récupéré six mille dollars chacun – et tout ça, en or. Un sacré spectacle toutes ces pièces empilées. Y avait de quoi être impressionné. Mais c'est le juge Thatcher qui s'en est chargé, il a pris l'argent et l'a placé contre bon intérêt : ça nous rapportait un dollar par jour, imaginez, et tous les jours de l'année avec ça – largement plus que ce qu'on pouvait savoir en faire. La veuve Douglas, elle a fait de moi son fils en me disant que de cette façon, elle allait pouvoir me ziviliser. Mais c'était pas tous les jours fête de vivre tout le temps enfermé dans sa maison tellement c'était sinistre, vu qu'elle faisait jamais rien de travers tellement qu'elle était à cheval sur les principes. Au bout du compte, j'ai pas pu le supporter alors j'ai craqué et j'ai pris la tangente. (F. M.)

Extrait 2 – Où Huck retrouve Jim, l'esclave marron de miss Watson, caché sur une île du Mississipi, alors que celui-ci le croyait mort

I says:

“Hello Jim!” and skipped out.

He bounced up and stared at me wild. Then he drops down on his knees, and puts his hands together and says:

“Doan’ hurt me – don’t. I hain’t ever done no harm to a ghos’. I awluz liked dead people, en done all I could for ‘em. You go en git in de river agin, whah you b’longs, en doan’ do nuffin to Ole Jim, ‘at ‘uz awluz yo’ fren’.”

– Salut, Jim !

Et, là-dessus, je fais un saut jusqu’à lui. Le voilà qui bondit sur ses jambes et me regarde avec épouvante. Puis il se jeta à genoux devant moi et me dit en joignant les mains :

– Ne me fais pas de mal ! Toujours j’ai été gentil pour les fantômes ; toujours j’ai aimé les défunts et j’ai fait tout mon possible pour eux. Retourne dans la rivière ! C’est là ta place. Ne viens pas tourmenter le vieux Jim qui a toujours été ton ami. (S. N.)

– Bonjour Jim, lui ai-je dit en avançant vers lui.

Il s’est redressé en me regardant comme un qui a peur. Puis il est tombé à genoux et, les mains jointes, il m’a dit :

– Me faites pas de mal ! J’ai jamais rien fait contre les revenants ! J’ai toujours été bon pour les morts, et j’ai fait tout ce que je pouvais pour eux. Retournez dans le fleuve, d’où vous venez, et ne faites pas de mal au vieux Jim qui vous a jamais fait que du bien ! (A. B.)

Je lui dis :

« Salut, Jim ! » et j’ai avancé vers lui.

Il a bondi et m’a regardé bouche bée. Et puis il tombe à genoux et joint les mains et dit :

« M’fais pas mal – non ! c’est que j’ai jamais fait de mal à un spect’. Toujou’ que j’ai aimé les morts, toujou’ que je les ai traités bien. Retourne dans la rivière, qu’est ton chez toi, et viens pas fai’ du mal au vieux Jim, qu’était toujou’ ton compè’. » (B. H.)

Je lui fais comme ça :

– Salut, Jim, et je sors la tête.

Y fait un bond, y me fixe avec des yeux fous, et là y tombe à genoux, joint les deux mains et me lance :

– Me fais pas de mal... non ! J’ai jamais pas fait de mal à un

spect'e ! J'ai toujou' ben apprécié les mo'ts, j'ai fait tout ce que je pouvais pou' eux. Va-t-en donc dans le fleuve, 'etournes-y, c'est là qu'elle est, ta place, et viens pas 'rien fai'e de mal à ce pauv' vieux Jim, pasqu'y se'a toujou' ton ami. (F.M.)

Extrait 3 – Où les deux margoullins qu'ont rencontrés Huck et Jim abusent de leur crédulité en se faisant passer pour des nobles

All through dinner Jim stood around and waited on him and says, "Will yo' Grace have some o' dis or some o' dat?" and so on, and a body could see it was mighty pleasant to him.

But the old man got pretty silent, by-and-by – didn't have much to say, and didn't look pretty comfortable over all that petting that was going on around that duke. He seemed to have something on his mind. So, long in the afternoon, he says:

"Look here, Bilgewater", he says, I'm nation sorry for you, but you ain't the only person that's had troubles like that."

"No?"

"No, you ain't. You ain't the only person that's ben snaked down wrongfully out'n a high place."

"Alas!"

"No you ain't the only person that's had a secret of his birth."

And by jing, *he* begins to cry.

"Hold! What do you mean?"

"Bilgewater, kin I trust you?" says the old man, still sort of sobbing.

"To the bitter death!" He took the old man by the hand and squeezed it, and says, "The secret of your being: speak!"

"Bilgewater, I am the late Dauphin!"

You bet you Jim and me stared, this time. Then the duke says:

"You are what?"

"Yes, my friend, it is too true – your eyes is lookin' at this very moment on the pore disappeared Dauphin, Looy the Seventeen, son of Looy the Sixteen and Marry Antonnette."

"You! At your age! No! You mean you're the late Charlemagne; you must be six or seven hundred years old, at the very least."

"Trouble has done it, Bilgewater, trouble had done it; trouble has

brung these gray hairs and this premature balditude. Yes, gentlemen, you see before you, in blue jeans and misery, the wanderin', exiled, trampled-on and sufferin' rightful King of France."

Pendant le dîner, Jim resta debout et le servit en disant : « Votre Grâce prendra-t-elle de ci, ou de ça ? » et on pouvait voir que ça lui faisait plaisir.

Mais le vieux était devenu muet, petit à petit, et il n'avait pas l'air ravi de tout le foin qu'on faisait autour de ce duc-là. On aurait dit qu'il ruminait quelque chose. Au milieu de l'après-midi, il lança tout d'un coup :

– Dis donc, Bilgewater, je suis rudement désolé pour toi, mais tu n'es pas le seul à avoir eu des malheurs.

– Non ?

– Non ! D'autres personnes que toi ont été perfidement dépouillées de leur titre.

– Hélas !

– Non, tu n'es pas le seul à cacher le secret de ta naissance.

Et nom d'une pipe, le voilà qui se met à pleurer, lui aussi.

– Arrête. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Bilgewater¹, puis-je avoir confiance en toi ? dit le vieux avec un sanglot dans la voix.

– Jusqu'à la mort.

Il prit la main du vieux, la serra et dit :

– Le secret de ta naissance, confie-le-moi !

– Bilgewater, je suis le Dauphin !

Vous pensez si on ouvrit de grands yeux, cette-fois-là, Jim et moi !

Mais le duc s'écria :

– Tu es quoi ?

– Oui, mon ami, ce n'est que trop vrai. Tes yeux voient en ce moment le pauvre Dauphin disparu, Looy XVII, fils de Looy XVI et Marry Antonette.

– Toi, à ton âge ! Tu veux dire que tu es l'empereur Charlemagne ! Tu as six ou sept cents ans, au moins.

¹ Jeu de mot entre le toponyme Bridgewater (littéralement, Eau du pont) et bilgewater (eau de cale) (C.L.)

– C'est le malheur, Bilgewater, c'est le malheur ! Le malheur m'a donné ces cheveux gris et cette calvitie précoce. Oui, messieurs, devant vous, dans une culotte de coutil bleu et la misère, errant, exilé, brimé, malheureux, vous voyez le légitime roi de France. (S. N.)

Pendant tout le dîner, Jim est resté debout pour le servir, disant : « Votre Grâce veut-elle voir un peu de ceci, un peu de cela ? » et ainsi de suite, et ça lui faisait plaisir.

Mais le vieux se taisait, il n'avait pas l'air content de tous ces embarras que nous faisons pour ce duc. Quelque chose lui trottait dans la tête. Dans l'après-midi, il dit :

– Dis-donc, Bilgewater, je te plains bien ; mais tu n'es pas le premier qui a des ennuis. Tu n'es pas le premier qui a un secret sur sa naissance.

Et ma parole, voilà qu'il s'est mis lui aussi à pleurer.

– Qu'est-ce que vous dites là ?

– Bilgewater, est-ce qu'on peut se fier à vous ? dit le vieux en sanglotant presque.

– Jusqu'à la mort !

Il prit la main du vieux, la serra et lui dit :

– Le secret de votre identité, dites-le-moi !

– Bilgewater, je suis le Dauphin qui est mort !

Moi et Jim, on a ouvert de grands yeux. Alors, le duc a dit :

– Qu'est-ce que vous dites que vous êtes ?

– Ben oui, c'est la vérité vraie – vous voyez en ce moment le pauvre Dauphin disparu, Louis XVII, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

– Non ! À votre âge. Vous devez être feu Charlemagne ; vous devez avoir six ou sept cents ans, au moins.

– C'est la peine qui m'a vieilli ; c'est la peine qui m'a fait blanchir les cheveux et m'a rendu chauve. Oui, messieurs, vous avez sous les yeux, en surtout bleu et dans la misère, le malheureux exilé, errant et souffrant, l'héritier légitime du trône de France. (A. B.)

Pendant tout le dîner, Jim était près de lui et le servait, et il disait : « Monsieur le duc voudrait-y de ceci ou de cela » et ainsi de suite, et on voyait très bien que ça lui plaisait sacrément.

Mais le vieil homme, il est resté très silencieux, au bout de quelque temps – il avait pas grand-chose à dire et il avait pas l'air d'apprécier toutes ces salades malects qu'on faisait autour de ce duc. On avait l'impression qu'il avait une idée en tête. Alors, dans l'après-midi, il dit :

« Dis donc, Bilvatères, qu'il dit, diable et nation ! C'est vrai que je suis désolé pour toi, mais t'es pas la seule personne qu'a connu ce genre de problèmes. »

« Non ? »

« Non, pas du tout ! T'es pas la seule personne qu'on a jeté du haut de l'échelle. »

« Hélas ! »

« Non, t'es pas la seule personne qui a eu une naissance secrète. »

Et nom d'une pipe, voilà que lui, il se met à pleurer.

« Hé, attends ! Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Bilvatères, je peux te faire confiance ? » dit le vieil homme qu'avait l'air de sangloter.

« Jusqu'à la mort ! »

Il a pris la main du vieil homme, l'a serrée et lui a dit : « Le secret de ton être : parle ! »

« Bilvatères, je suis feu le dauphin ! »

Vous pouvez parier que Jim et moi, on a écarquillé les yeux, cette fois-ci. Alors, le duc il dit :

« Tu es quoi ? »

« Oui, mon ami, c'est malheureusement vrai – tes yeux se posent en ce moment même sur le pauvre dauphin disparu, Looy le Dix-septième, fils de Looy le Seizième et de Marry Antonette. »

« Toi ! À ton âge ! Non ! Tu veux dire que tu es feu Charlemagne ; tu dois avoir pour le moins six ou sept cents ans. »

« Les soucis en sont la cause, Bilvatères, les soucis en sont la cause ; les soucis sont la cause de cette barbe grise et de cette chauvinitude prématurée. Oui, messieurs, vous avez devant vous, en blue jeans et dans la misère, le roi légitime de France, vagabond, exilé, piétiné et souffrant. » (B. H.)

Pendant tout le repas, Jim est resté planté à côté et y l'a servi, en

disant : « Vot' G'âce veut enco' un peu de ci, ou un peu de ça ? » et ainsi de suite, et ça se voyait que ça lui faisait vachement plaisir à l'autre.

Mais le vieux a fini par plus lâcher un mot – il avait pas grand-chose à dire mais il avait pas l'air bien dans son assiette à entendre tous ces câlins-cala qu'on faisait autour du duc. Apparemment, un truc lui trottait derrière la tête. Donc, à un moment de l'après-midi, y lance au duc :

– Écoute un peu Bilgewater, qu'y fait, je suis on peut plus désolé pour toi, mais t'es pas la seule personne au monde qu'a eu des problèmes comme ça.

– Non ?

– Non, absolument. T'es pas la seule personne qui s'est fait dépouiller en traître de sa position dans la haute par des faux jetons de serpents.

– Hélas !

– Non, t'es pas la seule personne qu'a un secret de naissance.

Et nom d'un p'tit Jésus, le v'là qui se met à pleurer.

– Attends, qu'est-ce que tu veux dire ?

– Bilgewater, je peux te faire confiance ? dit le vieil homme, encore en train de sangloter ou tout comme.

– Par l'amère mort !

Il prend la main du vieux, la serre, et lui fait comme ça :

– Le secret de ton existence : parle !

– Bilgewater, c'est moi feu le Dauphin !

Imaginez comment Jim et moi, on l'a fixé des yeux. Puis le duc lui a dit :

– Tu es quoi ?

– Oui, mon ami, c'est trop vrai – ce que tes yeux y voient en cet instant, c'est ce pauvre Dauphin disparu, Looy le dix-septième, fils de Looy le seizième et de Marry Antonnette.

– Toi ? À ton âge ? Non ! Tu veux dire que tu es feu Charlemagne ; tu dois bien avoir six ou sept cents ans, à tout le moins !

– C'est les soucis, Bilgewater, c'est les soucis les fautifs ; c'est les soucis qui m'ont donné ces cheveux gris et c'te tonsuration précoce. Oui, messieurs, vous avez devant les yeux, en blue-jeans, souffrance et décrépitude, errant, exilé et piétiné, le légitime roi de France (F. M.)